Ami du Clergé du 26 décembre 1946

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XVIII. *Dimanche de la Septuagésime :* Les ouvriers de la vigne, 73. — XIX. *Dimanche de la Sexagésime :* Parabole de la semence, 74.

Causeries sur la Messe. — VII. La préparation, 75.

Courtes instructions sur la morale. — XXIV. L'espérance chrétienne : ses garanties, 77. — XXV. Les péchés contre l'espérance : le désespoir, 79.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — V. Emprisonnement des Apôtres, 80.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

Dimanche de la Septuagésime

XXVIII

LES OUVRIERS DE LA VIGNE

Mes frères

Voici déjà que le Carême apparaît à l'horizon, le Carême avec ses leçons austères, ses aperçus troublants mais si vrais ! Le Carême avec, au terme, le souvenir de la Rédemption gage de notre salut. Les évangiles du dimanche se ressentiront de ces perspectives sérieuses ; et graduellement nous amèneront par des avertissements répétés au pied de cette croix bénie où le Sauveur expire. Recueillons-nous davantage. Ecoutons aujourd'hui la parabole des ouvriers appelés à travailler à la vigne.

Remarquons d'abord qu'elle est parfaitement en harmonie avec les circonstances du temps et les coutumes du pays. Quand N.-S. la prononce, on est au printemps, le moment où l'on active le travail des champs, des jardins, des vignes. Le Sauveur voyait de ses propres yeux, ses auditeurs aussi, comment dans les villes et les bourgades de quelque importance les ouvriers mercenaires se réunissaient dès le matin sur la place publique afin d'y louer leur travail à la journée, suivant la coutume d'Orient. De cette simple constatation, N.-S. va tirer une de ses plus gracieuses paraboles. Selon que nous l'appliquions 1° à l'action providentielle de Dieu sur le monde, ou 2° à sa sollicitude particulière à chaque de nous, la leçon est grave et mérite attention.

I. — *La Providence de Dieu sur le monde*

Etablissons bien les choses d'abord, la parabole s'éclaire facilement. Le Père de famille qui cherche des ouvriers, c'est Dieu « notre Père des Cieux » ; l'intendant c'est Jésus-Christ, celui qui sera chargé à la fin des temps de juger et de rétribuer les mortels ; les ouvriers ce sont les hommes ; la journée de travail, c'est la durée des siècles pour l'humanité et la durée de la vie pour chacun de nous ; le denier, c'est la vie éternelle, le ciel.

Rappelons-nous encore que les Orientaux ne comptaient pas les heures comme nous. Au lieu de commencer la journée à minuit, ils disaient la 1re heure, quand nous disons 6 h. du matin ; alors la 3e heure correspondait à 9 heure, la 6e à midi, la 9e — l'heure de la mort de N.-S. sur la croix — à 3 heures.

La miséricorde de Dieu à l'égard du genre humain va le faire sortir de son repos aux divers âges du monde. De grand matin, *primo mane*, il s'est adressé à Adam coupable et lui a parlé de la Rédemption future. Il en donne une idée à Noé, qu'il sauve positivement du déluge. — Plus tard il traite avec Abraham, avec les patriarches, la grande question du salut et charge le peuple juif d'en être l'artisan, le pourvoyeur. — Vers la 9e heure le Père de famille revient avec les prophètes d'Israël pour recruter de nouvelles équipes de travailleurs. Et quand le jour fut à son déclin, à la 11e heure, il tenta un effort suprême. J.-C. lui-même — et le mot peut se prendre à la lettre — est sorti du ciel pour appeler au royaume du ciel, par l'Incarnation, ceux-là qui n'avaient pas encore entendu l'appel. Il a versé tout son sang au Calvaire pour arroser la vigne et la féconder. Et les Apôtres s'en sont allés sur son ordre à travers le monde relancer tous ceux qui ne connaissant pas la Rédemption ne faisaient rien pour se l'appliquer : « Pourquoi restez-vous là à ne rien faire, quand la journée va finir, que le monde touche à sa fin ? »

— « C'est que personne ne nous a embauchés pour un travail fructueux. Alors nous perdons notre temps. » C'est vrai ; la révélation s'était d'abord concentrée dans le peuple juif.

— « Allez vite à ma vigne, votre place y est aussi marquée. »

Et nous sommes venus à sa vigne. Car ces ignorants des choses de Dieu, ces non-appelés c'était nous, les Gentils, que les juifs prétendaient éliminer d'une vigne dont ils se disaient jalousement les seuls ouvriers. Nous sommes venus à sa vigne ; nous y avons fait bonne besogne. D'autres y viennent tous les jours à l'appel des missionnaires ou de la grâce divine, car ce recrutement des ouvriers de la 11e heure se prolongera par l'apostolat catholique jusqu'à la fin du monde. Et il est arrivé, l'histoire en fait foi, que ces tard-venus que nous sommes, puisque les juifs étaient au travail depuis plus de 2000 ans quand le catholicisme fit son apparition, il est arrivé que ces tard-venus recrutés dans le paganisme se sont mis au travail de sanctification et y ont prospéré, tellement que le Maître descendu sur la terre déclarera que plus fidèles et plus ardents que les juifs, les premiers engagés, ils les ont devancés dans le Royaume de Dieu. Par leur zèle les derniers appelés sont devenus les premiers.

II. — *La Providence de Dieu et nous*

Entrons plus intimement dans le mystère de la parabole, et contemplons chacun de nous dans cet appel divin. Ici c'est un chant de reconnaissance qu'il nous faut faire entendre. Car le divin embaucheur ne se désintéresse jamais ni de nous ni de personne. Il se présente. Les premiers ont entendu l'appel dès la 1re heure. Nous fûmes de ceux-là. Chrétiens d'enfance, de famille, d'éducation, baptisés presqu'à notre naissance, Dieu nous appela tout de suite pour nous donner le temps de mettre à son service les facultés que la foi avaient embellies. Nous fûmes des privilégiés et notre reconnaissance doit monter en un hymne d'amour et de confusion.

D'autres, et nous songeons avec pitié à ceux dont l'éducation sans Dieu a obscurci les âmes, n'enten-

dent l'appel que plus tard, à la 3e heure, à l'adolescence, quand arrive l'heure bénie de la « Première Communion ».

Pour plusieurs, ce sera plus tard encore, à l'heure des grandes décisions, au moment du mariage, quand les responsabilités leur auront montré l'impuissance humaine et le besoin de Dieu.

Pour un bon nombre, hélas ! en nos temps de laïcisme, en nos familles disloquées et utilitaires, le temps de la maturité sera l'heure choisie où le jugement plus rassis, l'expérience de la vie, l'épreuve, seront les intermédiaires de l'appel divin. La voix du Maître se fera plus pressante : « Le temps passe ; allez à ma vigne ».

Pour quelques-uns enfin, ouvriers de la 11e heure, ils resteront oisifs jusqu'à la vieillesse, c.-à-d. qu'ils travailleront peut-être beaucoup, feront des affaires, gagneront beaucoup d'argent, auront des succès. A quoi tout cela leur servira-t-il alors que la mort approche, qu'il faudra tout laisser et se présenter devant celui qui ne récompense naturellement que le travail fait à sa vigne ? Aussi le Maître infiniment bon insiste encore et de façon plus impérieuse : « Allez vite rejoindre les autres, mettez-vous à la besogne, une heure encore et il sera trop tard ! »

A quelque heure que se présente l'appel il mérite d'être entendu, car l'œuvre est sérieuse qui nous est demandée. Il y va de notre salut éternel.

* *

Voici que le soir vient, le soir à qui personne n'échappe, et que symbolise la fin de la journée. C'est en effet à la fin de chaque journée que le patron devait selon la loi de Moïse payer ses ouvriers : « Tu paieras la journée de ton ouvrier avant le coucher du soleil, car il est pauvre ; c'est sa vie » (Deutéronome, XXIV, 15). Pour nous c'est à la fin de la vie que le paiement commence. Dans notre évangile, on fait passer en premier les derniers venus ; ils reçoivent un denier. Les autres, ceux de midi, ceux de la 3e heure s'étonnent de ne pas recevoir davantage. Ils murmurent ; comme s'ils doutaient de la justice de leur maître : « Nous avons travaillé plus longtemps ; vous nous devez davantage. » Le maître ne répond pas à tous mais à l'un en particulier, le meneur de la bande vraisemblablement. Nous connaissons l'histoire ; les ouvriers auraient vu avec leur cœur le geste du maître et l'auraient accepté ; mais une mauvaise tête a pris les choses de travers.

Vous connaissez la réponse : « En quoi t'ai-je fait tort ? Ne sommes-nous pas convenu d'un denier ? Pourquoi me blâmer de me montrer généreux avec ceux-ci? s'il me plaît à moi de leur donner, le soir, ce qu'ils n'ont peut-être pas gagné, mais ce dont tout tout de même ils ont besoin pour vivre, de quel droit voudrais-tu m'en empêcher ? » Rien n'était plus légitime en effet.

Mais la parabole avait un sens plus élevé, car à n'en pas douter c'est de la grande récompense dont il s'agit : le ciel. Or il n'y a qu'un ciel. Il ne se fractionne pas. Il est tout entier ou il n'est pas ; on le possède ou l'on en est exclu bien qu'il y ait des degrés dans la béatitude, et qu'elle soit proportionnée au mérite. Or tous ceux qui ont répondu à l'appel iront au ciel, car Dieu tient ses promesses, et le denier divin, tous pourront tendre la main pour le recevoir, s'ils l'ont mérité.

Avoir été chrétien toute sa vie, mais un chrétien paresseux et négligent n'est pas aux yeux divins un titre à recevoir davantage. Dieu ne compte pas les heures, lui qui est l'Eternel ; ce n'est pas tant la durée que l'intensité du travail chrétien qui fait le mérite. Ce qui classe une âme dans le Royaume de Dieu, ce n'est ni le nombre ni l'éclat des œuvres, mais la perfection de son amour. « Au soir de votre vie, vous ne serez jugés que sur l'amour » (Ste Th. de l'Enfant-Jésus). Or pour Dieu qui voit le fond des cœurs le zèle tardif mais ardent de quelques tard-venus dépasse peut-être de beaucoup la fidélité routinière de quelques catholiques indolents et satisfaits d'eux-mêmes ! Remercions-le donc de nous avoir appelés plus tôt et pour une besogne de choix ; mais n'oublions pas la leçon, et gagnons notre denier, non par la fierté d'avoir été appelés, mais par le zèle à travailler au service du Maître. Ainsi soit-il.

Dimanche de la Sexagésime

XIX

PARABOLE DE LA SEMENCE

Mes frères,

C'est avec intention que N.-S. a proposé, à cette époque de son ministère apostolique, la parabole du Semeur, que vous venez de lire.

A mesure que sa notoriété et son influence croissaient, l'opposition malsaine des pharisiens et des juifs de Jérusalem s'exerçait aussi. Elle faisait des ravages dans les âmes qui auraient bien simplement suivi Jésus, si l'hostilité voisine ne les avait troublées. Et il sentait dans les auditoires nombreux qu'il rencontrait, des esprits prévenus, des oreilles malveillantes, des attitudes sceptiques. Il voyait de son regard profond des situations semblables à celles qu'il va indiquer dans la parabole. Certaines âmes l'écoutaient, mais refusaient de se convertir ; d'autres se contentaient d'émotions passagères, d'élans sans lendemain ; d'autres laissaient monter les partis pris absolus.

En face de cette situation, dès la 2e année de son ministère de prédication Jésus avait adopté pour son enseignement la méthode des paraboles.

Il pouvait ainsi discrètement, délicatement dire à tous leurs vérités, franchement, sans froisser personne ; il est toujours facile de ne pas se reconnaître quand on se croit visé. Il éveillait encore par ces récits empreints à la fois de poésie et de réalisme prudent, l'imagination des Orientaux, grands enfants qui aiment qu'on les enseigne en les amusant.

Ici, dans cette parabole surtout, N.-S. s'est montré particulièrement habile. Elle est vécue et adaptée à l'époque de l'année où elle fut prononcée ; elle est suffisamment voilée pour laisser aux âmes le secret de la catégorie à laquelle elles appartiennent ; elle est assez apparente pour que les intéressés s'en appliquent facilement les termes.

Aussi quand les Apôtres, retrouvant pour eux seuls, le soir, leur Maître après les tumultueuses manifestations de la journée lui demandent : « Expliquez-nous cette parabole », il éprouve un certain étonnement. S. Marc le souligne en lui faisant répondre : « Comment, vous n'avez pas compris ? *Nescitis parabolam hanc ?* » — « Eh ! bien, voici, ajoute S. Luc, *Est autem parabola hæc.* »

Nous sommes presque reconnaissants aux Apôtres de n'avoir pas compris. S'ils n'avaient pas demandé d'explications, nous serions restés comme les audi-

teurs de ce jour, livrés à nos lumières personnelles ; et nous aurions pu nous tromper. Eclairés, comme nous le sommes devenus par la réponse de N.-S., nous allons pouvoir mieux pénétrer dans sa pensée.

I. — *La semence*

La semence, c'est la parole de Dieu. Le semeur aujourd'hui c'est lui-même. Verbe et parole de Dieu ; les deux se confondent. Il est descendu du ciel pour nous la faire entendre. Sa principale fonction, c'est cela : évangéliser. Aussi voyez ; il sème, il prêche ; il annonce partout la vérité. Quand il disparaîtra, il fondera une Eglise en qui il demeurera, à qui il donnera la même mission : « *Docete* ». Les Apôtres ont prêché partout, envers et malgré tout. « Nous ne pouvons pas nous taire », déclaraient-ils aux Sanhédrites qui les menaçaient de mort, s'ils s'obstinaient à prêcher. Et ils continuaient. Ils continuent toujours. Leurs successeurs sont entrés dans les sillons qu'ils avaient ensemencés et ont jeté de nouvelles semences. Ils ont aussi ouvert d'autres sillons et opéré la même œuvre. L'Eglise est une infatigable semeuse. Tous ses prêtres, au jour de leur ordination, reçoivent le droit et le devoir de prêcher. Et pour qu'aucun sillon ne reste en friche, elle envoie dans chaque campagne un de ses représentants, gardien et héraut de la parole divine.

Pendant ce temps, le divin Semeur, qui a amplifié son geste en se choisissant des collaborateurs ne reste pas inactif. Il continue à semer, mais il s'est réservé plus particulièrement le domaine des âmes. Il leur verse sa semence de vérités, soit en fécondant la parole de ses prêtres, soit en ajoutant lui-même par des inspirations, des conseils, des remords ou des encouragements le moyen de faire produire à leurs champs la moisson qu'il attend. Quelle moisson, si chaque âme répondait au geste du Semeur et à celui de ses prêtres ! Quel merveilleux champ serait le monde ! Malheureusement dans ce monde la façon d'accueillir la semence est diverse ; les terrains sont inégalement préparés à sa fécondation.

II. — *Les terrains*

Voici les premiers : le chemin battu, durci, la voie publique où tout le monde passe. Comment voulez-vous que la graine puisse germer ? On la foule aux pieds, on l'écrase... les oiseaux du ciel toujours à l'affût de la nourriture se chargent du reste. — Ainsi dans les âmes frivoles, mondaines, occupées de tout sauf de l'Unique Nécessaire, friandes de nouvelles, de discussions et de critiques, avides de tout salir, de tout dire, il suffira de quelque passant prétentieux et sot pour lancer au hasard une objection lourde et inintelligente qui écrasera, comme sous le pied, des connaissances acquises mais mal formées, Comme les oiseaux du ciel et avec la même légèreté, un journal, un roman en vogue, une ironie dévoreront le reste.

Voici les seconds : ils offrent à la semence un terrain pierreux. En sous-sol c'est de la roche ; au-dessus une mince couche de terre, situation favorable pour la première germination, car le soleil darde ses rayons sur les roches et tout d'abord les choses marchent bien ; mais si le soleil devient plus ardent, faute d'humidité les jeunes pousses sèchent, « *quia non habebant humorem* ». — Ainsi les natures impressionnables, à l'imagination ardente, superficielle, se laissent-elles émouvoir par un sermon, une bonne lecture, une bonne parole. Elles s'enflamment ; elles prennent des résolutions splendides. Hélas ! A la moindre épreuve elles se lassent, fléchissent, s'abattent ou retournent d'où elles viennent.

Voici les troisièmes ; ce sont des buissons d'épines. Le sol est bon, mais la terre est mal entretenue et comme N.-S. avait vu souvent avec quelle nonchalance ses compatriotes nettoyaient leurs champs, ne prenant même pas la peine de déraciner les ronces, il avait beau jeu à tirer de là une éloquente comparaison. En effet, de même que le blé au début pousse fort et dru aussi longtemps qu'il a de l'avance sur les chardons ou mauvaises herbes, mais qu'il est étouffé, quand ceux-ci ont reconquis leur vigueur, ainsi les âmes, généreuses certes, peut-être trop, ou en tous cas mal à propos, se laissent dévorer par les affaires inutiles, les soucis matériels, les intérêts temporels et pourquoi ne pas le dire : par telle ou telle œuvre, chez qui le souci du brillant efface trop souvent l'idéal spirituel. Elles sont trop absorbées, et les âmes religieuses n'échappent pas toujours à ce péril ! La grâce pour grandir aime à le faire à l'aise. Dieu ne veut pas que, même quand il est en cause, on s'occupe trop du repas à préparer et qu'on délaisse sa parole. De là tant de défaillances, d'autant plus déplorables que les espoirs étaient fondés d'une moisson fructueuse.

Enfin, voici la bonne terre. Elle a été bien préparée, avant les semailles, défoncée, retournée pour la débarrasser des obstacles ; on l'a fortifiée par l'engrais, protégée contre les incursions dévastatrices des des passants ou des bêtes. Derrière le semeur, quand il a passé, on l'a couverte avec la herse pour que les oiseaux ne la mangent pas. Tout ceci fait, le travail de la nature a commencé et pendant des mois, *in patientia,* doucement la graine a germé, a éclos, grandi et porté son fruit. — Ainsi en va-t-il de nos âmes. Travail de préparation dans l'étude des vérités chrétiennes dogmatiques ou mystiques, travail d'élimination dans la suppression des obstacles : mauvaises habitudes ou imparfaites tendances ; travail d'amendement par la pénitence, la prière, la réception fervente des sacrements ; travail de vigilance pour empêcher de renaître les mauvais germes qui ne disparaissent jamais totalement ; travail de protection dans le souci chaque jour renouvelé de laisser la voie bien libre aux appels toujours discrets de la grâce ; travail de collaboration enfin, dans le sens, le moment et la forme voulus par Dieu ; tout ceci est nécessaire, sans oublier la patience indispensable à toute germination spirituelle comme à l'autre. Evidemment la tâche est rude. Mais aussi au jour de la moisson quel triomphe : et pour Dieu et pour les anges qui serreront les gerbes dans les greniers éternels, et pour nous qui serons ces gerbes !

* *

A quelle catégorie voulons-nous appartenir ? La question me semble ici surannée. Il serait indiscret d'en douter. Alors, que Dieu, après nous en avoir donné la grâce, augmente en nous l'effort et nous assure la récompense. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

VII

LA PRÉPARATION

Mes frères,

Après notre rapide aperçu historique, sans aucune

prétention d'érudit mais dans le seul but de mieux éclairer le présent à la lumière du passé, nous abordons l'explication des cérémonies et des prières de la messe.

I. — *Judica me...*

En ouvrant votre missel (car vous avez toujours un missel) à la messe du jour (soit au propre du Temps, soit au propre des Saints), le premier mot que vous lisez est « *Introït :* entrée ». C'est le texte d'un chant qui fut exécuté, à partir du v[e] siècle, pendant « l'entrée » du célébrant dans l'église. Mais l'institution des messes privées nous a valu quelques prières insérées assez tardivement dans le missel et que le prêtre récite au bas de l'autel, même à la grand'messe. Ces prières par lesquelles débute l'*Ordinaire de la Messe* n'appartiennent pas à l'Avant-Messe proprement dite, *elles sont le dernier acte de la préparation que le prêtre doit faire avant de célébrer*.

« Avant la prière, dit la Sainte Ecriture, prépare ton âme afin de ne pas tenter le Seigneur ». Autrement dit, il ne faut pas passer sans transition d'une occupation profane à la prière. A plus forte raison, donc, quand il s'agit de nous unir à la prière même de Jésus-Christ. Le grand nombre et la brièveté des messes risquent de nous voiler la majesté des mystères divins. Aussi, pour que tout-à-l'heure nous soyons bien disposés à offrir le sacrifice, l'Eglise, bien sagement, nous impose une préparation, une mise en train. Elle nous fait envisager bien opportunément notre double condition de créature et de pécheur par la récitation du psaume *Judica me* et du *Confiteor*.

Je vous disais que jadis ces prières faisaient partie *des prières privées que le prêtre récitait* à la sacristie. Au moyen âge, ces prières privées de la *dernière minute* se terminaient par le psaume XLII, à cause de son verset particulièrement suggestif « *Introibo ad altare Dei,* j'entrerai jusqu'à l'autel de Dieu. » Une coutume, érigée plus tard en règle, prescrit au célébrant d'achever sa préparation personnelle en le récitant à haute voix tandis qu'il se rendait de la sacristie à l'autel. Depuis Pie V, c'est au pied de l'autel que le prêtre alterne les versets de ce psaume avec ses ministres ou à la messe basse, avec le servant. L'Eglise, par conséquent, autorise les fidèles à s'associer, eux aussi, à ce dernier acte préparatoire de l'officiant.

Avec lui donc vous ferez le signe de la croix si opportunément placé au début de la cérémonie commémorative de la mort de Notre-Seigneur. Vous ne vous contenterez pas du vague geste de chasser une mouche agaçante, mais, comme le prêtre, vous vous envelopperez religieusement, avec la main entière aux doigts joints, d'un large signe de croix qui marquera votre appartenance au Christ, et vous l'accompagnerez des paroles prescrites, évocation de la Trinité au nom de laquelle nous allons faire la grande action.

Puis, avec le prêtre, vous méditerez les belles pensées exprimées dans le psaume *Judica me,* composé par le roi David, traqué dans le désert par ses ennemis et soupirant après son retour à Jérusalem. Dans la récitation publique des psaumes, l'Eglise détache quelques paroles qu'elle met en exergue pour signaler l'idée dominante qui doit occuper notre esprit, c'est l'antienne qui se dit avant et après le psaume. Ici l'antienne est naturellement la phrase *Introibo ad altare Dei :* J'irai à l'autel de Dieu, au Dieu qui est ma joie...

Littéralement, ce psaume exprime donc un appel au secours, la tristesse d'être persécuté, une reprise de confiance en celui qui ne peut abandonner et qui, à travers toutes les difficultés, ramènera à sa divine demeure. *Spirituellement,* c'est donc le cri de l'âme pécheresse, traquée par le démon et la tentation, mais confiante malgré tout et qui secoue sa tristesse à cause de la protection éprouvée du Dieu qui est son salut. Son antienne lui donne encore son sens plus précis d'appel au secours pour être digne d'offrir le sacrifice de l'autel.

Ce *cantique d'espérance* est bien à sa place au début de la messe. Car si nous considérions seulement notre pauvre condition humaine, oserions-nous participer aux divins mystères ? Mais, par le baptême, nous sommes les enfants d'un Père qui nous aime et qui ne peut nous repousser maintenant. Nous reprenons courage. C'est la bonté du Père qui est dans les cieux qui nous a amené à cet autel où notre âme puisera une vie nouvelle. Une fois encore, par le signe de la croix accompagné de l'*Adjutorium nostrum,* nous invoquons la puissance divine.

II. — *Confiteor...*

Toutefois, la confiance que nous mettons en Dieu-Père ne doit pas tourner à la présomption, et c'est pourquoi nous allons aussitôt lui *demander pardon* de nos infidélités par le *Confiteor* dont la formule actuellement usitée remonte au haut moyen âge. Le prêtre s'incline très profondément et publiquement il se reconnaît pécheur et se frappe la poitrine. C'est une tendance, hélas trop commune, vous le savez bien, de frapper plutôt la poitrine du voisin, je veux dire de chercher à nier ou à excuser nos torts et de rejeter la responsabilité sur autrui. Devant Dieu, commençons par être sincères. « C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute », dit le prêtre à trois reprises qui correspondent au triple péché de pensées, de paroles et d'actions. Puis, toujours incliné, il semble attendre sa sentence, mais l'assemblée lui répond en invoquant la pitié divine : « Que le Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde, qu'il vous pardonne vos péchés et vous conduise à la vie éternelle ». Et c'est alors au tour de l'assistance de confesser ses fautes.

Cette réitération du *Confiteor* est singulièrement plus impressionnante que si la formule était dite une seule fois par l'officiant et les fidèles ensemble. Le prêtre qui, tout-à-l'heure, exercera le privilège inouï d'appeler Jésus-Christ sur l'autel, devait le premier et tout seul se mettre au rang des pécheurs ; les assistants l'y rejoignent ensuite. N'est-ce pas pour la rémission de nos péchés que Jésus est mort. Dès cette deuxième prière, la communion des Saints entre en action. L'Eglise du ciel et l'Eglise de la terre sont prises à témoin de nos fautes et nous implorons leur aide fraternelle pour qu'elles obtiennent notre pardon. La Bienh. Vierge Marie qui ne commit aucun péché ; l'archange S. Michel qui combattit l'orgueil des anges rebelles ; Jean-Baptiste qui prêcha la pénitence nécessaire au pardon ; Pierre et Paul, les deux colonnes de l'Eglise, qui furent aussi deux grands pécheurs ; Pierre qui tomba dans un moment de faiblesse pour devenir ensuite le modèle du repentir ; Paul, l'ancien persécuteur du Christ, qui répara ses erreurs par un prodigieux apostolat ; tous les saints et toutes les saintes, tous les chrétiens de la terre prient pour cette assemblée qui regrette ses fautes.

Cependant, le prêtre s'est redressé et *il se réfugie avec ses frères auprès de la miséricorde de Dieu* : « Daigne le Seigneur tout-puissant nous accorder l'indulgence, l'absolution, et la rémission de nos péchés ». Une seconde fois l'assistance fait le signe de la croix, car c'est la Passion de Jésus qui nous a mérité notre pardon.

Ne reconnaissez-vous pas déjà, m. f., que la messe n'est pas une prière comme les autres mais un drame dans lequel tous les assistants sont engagés ? La foule chrétienne en bloc prend le chemin du Calvaire. Et quelle fierté pour nous chrétiens du XX^e^ siècle de savoir que cette confession des péchés à la messe remonte à la plus haute antiquité. Certes, elle n'existe pas à la première messe à la Cène. Mais rappelons-nous le geste symbolique du Christ qui, avant l'institution de l'Eucharistie, lave les pieds de ses apôtres et ainsi veut nous apprendre qu'il faut nous purifier de nos péchés avant d'apporter notre offrande à l'autel. Et dès le premier siècle, un des plus anciens documents liturgiques que nous possédions, la *Didaché*, ou Doctrine des apôtres, nous apprend que telle était déjà l'habitude des chrétiens de cette époque : « Au jour du Seigneur, réunissez-vous, rompez le pain et rendez grâces après avoir auparavant confessé vos péchés afin que votre sacrifice soit pur ».

Cette formule du prêtre qui est en quelque sorte une « absolution générale » est aussi un sacramental, ne l'oublions pas, qui remet les péchés véniels aux cœurs repentants.

Les prières au bas de l'autel se terminent par *un dialogue* aux répliques brèves et serrées, entre le peuple et le prêtre, suite d'oraisons jaculatoires insistant pour appeler la miséricorde. Il s'achève sur l'ancienne salutation des Hébreux, reprise par les Apôtres : « *Dominus vobiscum* », appel qui huit fois reviendra au cours de la messe. Les fidèles lui répondent en lui retournant son souhait : « Le Seigneur soit avec vous ! Qu'il ne quitte point votre pensée ! »

Alors le prêtre se décide à monter à l'autel et tandis qu'il en gravit les degrés, il récite deux oraisons du V^e^ siècle : « *aufer a nobis* » ; ces oraisons ne sont pas en vain rédigées au pluriel, quoique vous demeuriez à vos places, vous serez par l'esprit et par le cœur, m. f., à côté du prêtre, tout autour de l'autel. Enfin, il baise l'autel qui représente le Christ, et aussi en vénération pour les reliques enfermées dans la pierre et auxquelles fait allusion la prière *Oramus te*.

* *

En terminant, m. f., prenons quelques résolutions bien précises.

1° *La première sera de vous trouver habituellement à l'église dès le commencement de la messe*, de faire tout votre possible pour être présent à toute la messe. Si la vraie messe commence à l'Offertoire, vous avez compris, je l'espère, que le reste n'est pas à négliger, mais constitue la mise en train indispensable pour être « en forme » au moment d'offrir le saint sacrifice.

2° *Tandis que le prêtre dit le* Confiteor, *faites un bref examen de conscience*, afin de préciser les fautes vénielles que vous regrettez et qui vous seront remises lorsque votre tour sera venu de réciter la formule liturgique. Examen de conscience de chrétien et d'apôtre car il n'y a pas de vrai chrétien sans apostolat. Votre règlement de vie, l'avez-vous observé ? Vos exercices de piété ont-ils vraiment alimenté votre vie intérieure ? Qu'avez-vous fait pour le Christ pendant toute cette semaine ? Quel a été votre apostolat depuis dimanche dernier ? J'ajouterai même : en récitant notre *Confiteor*, rendons-nous solidaires de tous nos compatriotes, de tous nos voisins de quartier, et demandons pour tous la miséricorde et l'indulgence du bon Dieu. En même temps, prenons l'habitude de battre ostensiblement notre coulpe, en nous frappant la poitrine, nous actualisons plus vivement notre repentir.

3° Enfin, puisqu'il s'agit, si nous voulons être de vrais chrétiens, de vivre notre messe pendant tout le jour, *imprégnons-nous de l'esprit de ce* Confiteor *matinal*. Les uns et les autres, nous avons confessé publiquement devant Dieu que nous sommes également de pauvres pécheurs, ce ne serait qu'une misérable feinte si, une heure après, nous faisions sentir autour de nous les prétentions de notre orgueil et les récriminations de notre mauvais caractère. Vivons notre *Confiteor* en nous appliquant à l'humilité. Vivons notre *Misereatur* en étant pitoyable aux travers, aux défauts, aux fautes de notre prochain. Nous avons demandé à Dieu de les leur pardonner, pourquoi continuer à leur en tenir rigueur.

Les trois mots qui ont purifié notre conscience : *Indulgentiam, absolutionem, remissionem,* doivent être les trois mots d'ordre que nous mettrons en pratique dans notre semaine. *Amen.*

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXIV

L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE *(suite)*
SES GARANTIES

Mes frères,

L'espérance, vertu surnaturelle par laquelle nous attendons de Dieu, avec une ferme confiance, la vie éternelle et les moyens nécessaires pour y parvenir, repose sur de solides garanties. De l'objet de l'espérance passons donc à ses motifs. Ils se résument en un seul ; il n'y a qu'un fondement de l'espérance chrétienne : c'est *la foi*. C'est sur Dieu que s'appuie ma confiance, c'est de lui que j'attends et les secours dont j'ai besoin pendant ma vie, et la récompense finale. La foi nous affirme en lui trois attributs sur lesquels repose notre espérance, elle nous le montre bon, puissant, fidèle.

I. — *Bonté de Dieu*

Le premier motif de l'espérance est la bonté de Dieu à notre égard. Dieu est bon, nous l'appelons le Bon Dieu et nous lui donnons le doux nom de Père : « Notre Père qui êtes aux cieux... ». Et quand nous le prions ainsi, il nous semble le voir se pencher vers nous, « pour respirer, comme dit Victor Hugo, la douce odeur des âmes. » Il s'est avancé vers nous par ce que le prophète appelle magnifiquement les « chemins de son éternité. » Création, Révélation, Incarnation, Rédemption, Communion sont autant de stades de son amour en marche à notre rencontre, en campagne pour notre conquête. Et quand le Bon Dieu créa le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté. Et quand l'homme sait user de la bonté, il possède le secret de toutes les victoires morales et

inspire la confiance sans limite. « C'est le propre du bien d'aimer à se répandre ».

II. — *Puissance de Dieu*

Pour faire le bien, il ne suffit pas d'être bon, il faut avoir la puissance de réaliser son bon vouloir, comme on ne peut être libéral que si on est riche. N'est-ce pas pour nous, pauvres humains, une souffrance indicible, quand nous voudrions être utiles et bons dans la détresse de ceux que nous aimons et que nous ne pouvons que gémir ! Notre cœur n'est-il pas meurtri, broyé, quand nous veillons auprès d'un être cher que la mort guette et pour lequel nous voudrions tout faire, tout sacrifier et que nous nous heurtons contre le mur infranchissable de notre impuissance ? Pour pouvoir promettre un bien aussi inaccessible pour nous que le bonheur du ciel, il faut la toute-puissance divine. Dieu, à qui rien n'est impossible (Luc, I, 37) est assez puissant pour accomplir sa promesse (Rom., IV, 18) et a le pouvoir de faire abonder en nous toute grâce (II Cor., IX, 8).

III. — *Fidélité de Dieu*

La fidélité de Dieu apporte à notre espérance chrétienne, la certitude, certitude basée sur sa parole et sur son œuvre.

a) Sur sa parole. Nous accordons crédit à la parole d'un homme d'honneur ; autrement, ce serait lui infliger la pire des injures. Oserions-nous refuser confiance totale ou entière, ou n'accorder qu'une confiance minimisée par le doute ou l'hésitation à la parole de Dieu ? « Celui qui a défendu le mensonge est lui-même incapable de mentir », dit S. Clément de Rome, d'où l'affirmation de S. Paul : « Demeurons fermes dans la profession de notre espérance car Celui qui nous a fait la promesse est fidèle » (Héb., X, 23). Or la parole donnée par Dieu, sa promesse de nous rendre un jour heureux pour l'éternité, si nous apportons la coopération exigée de nous, et de nous assister ici-bas pour que nous n'en soyons pas indignes, nous la trouvons à toutes les pages de la Sainte Ecriture, du Nouveau Testament surtout.

Citons-en quelques-unes : c'est l'invitation adressée au serviteur fidèle : « Entre dans la joie de ton Seigneur ». C'est la sentence du jugement dernier : « Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde » ; c'est encore le mot de S. Paul qui résume tout : « Dieu veut le salut de tous les hommes » ; c'est son autre parole : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ; il ne me reste plus qu'à recevoir la *couronne de justice* que me donnera, en ce jour-là, le Seigneur, le juste Juge » (II Tim., IV, 7, 8), « la vie éternelle promise dès les plus anciens temps par le Dieu qui ne ment point » (Tite, I, 2).

Dieu n'abandonne jamais les siens et je comprends que l'espérance puisse remplir l'âme des justes restés fidèles à Dieu, mais moi, misérable pécheur, qui ai tant offensé la majesté divine, qui n'ai, dans ma vie passée, que des souillures et des taches, parfois bien noires, puis-je encore espérer ? J'entends les indignations du prophète (Jérémie, II, 19 et 20) : « Ma propre malice m'accuse et mon éloignement de Dieu s'élève contre moi ; j'ai brisé son joug dès le commencement, j'ai rompu ses liens, j'ai dit : je ne servirai point. Je me suis prostitué... » Et puis, les larmes aux yeux, je lis dans un autre prophète (Isaïe, XLIX, 15) : « Est-ce qu'une femme peut oublier son enfant ? est-ce qu'elle sera sans compassion pour le fruit de ses entrailles ? Et quand bien même elle l'oublierait, moi, je ne vous oublierai point, dit le Seigneur... Quand l'amas de vos iniquités vous aurait rendus rouges comme la pourpre, moi, votre Dieu, je vous rendrai blancs comme la neige. »

Et Tobie répondait à ceux qui raillaient son espérance : « Ne parlez pas ainsi, car nous sommes les enfants des saints et nous attendons cette vie que Dieu donnera à ceux qui n'auront rien abandonné de la fidélité qu'ils lui doivent (Tobie, II, 17, 18).

b) Sur son œuvre. Pour fortifier et rendre certaine notre espérance, nous avons mieux encore que la parole de Dieu, nous avons son œuvre, l'Incarnation du Verbe et la Rédemption par le Christ venu du ciel sur la terre et fait homme tout exprès pour nous sauver. Le Christ est réellement *la cause méritoire* de notre espérance. Par son sacrifice douloureux, par sa mort, il nous a mérité la félicité éternelle et les moyens pour y parvenir. Sans doute l'énormité de nos péchés devrait nous empêcher d'espérer notre pardon, et le ciel, mais, comme dit S. Augustin, nous osons espérer par les mérites de J.-C. que nous serons sauvés par la pénitence et l'observation des commandements. « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous ; comment ne nous aurait-il pas tout donné avec lui » (Rom., VIII, 32). — Jésus explique lui-même en deux mots l'objet de sa mission (Jn., X) : « Je suis venu, afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment. » Voilà pourquoi il a passé parmi nous, pourquoi il est mort sur la croix. Son intervention n'a pas cessé. S. Paul nous le montre au ciel toujours vivant afin d'intercéder pour nous » (Héb., VII, 25). — S. Jean, qui connait tous les secrets du cœur du Sauveur, renchérit encore (I Jn., II, 1 et 2) : « Même si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste ; et lui-même est la victime pour nos péchés, non pas pour les nôtres seulement, mais aussi pour ceux du monde entier. »

Voilà pourquoi, dans l'acte d'espérance, nous disons à Dieu : « Mon Dieu, j'espère de votre bonté infinie, qu'*en considération des mérites de Jésus-Christ,...* »

Cette ferme conviction que Dieu est souverainement bon, puissant et fidèle s'appelle *confiance en Dieu*, qui est la racine de l'espérance. Plus cette racine est vigoureuse, plus notre espérance sera ferme, comme celle de la femme malade qui toucha la frange du vêtement de Jésus, pendant qu'il se rendait à la maison de Jaïre (Matth., IX, 22).

* *

Lorsque le futur pape Pie X fut nommé évêque de Trévise, il adressa à ses nombreux diocésains une lettre où se trouve cette belle page :

« L'un ou l'autre d'entre vous se demandera peut-être qui me donnera le pouvoir de tenir mes promesses. Je réponds : l'Espérance,... l'Espérance, unique compagne de ma vie, l'aide la plus puissante dans les incertitudes, la force la plus solide dans la débilité ; l'Espérance, mais non pas l'Espérance dans les hommes... l'Espérance du Christ, qui, appuyé sur les célestes promesses, fortifie l'homme le plus faible par la grandeur et le secours de Dieu. Dieu ne refuse rien à qui se fie en lui, notre pouvoir est à la mesure même de notre Espérance, et nous pouvons tout : « Je puis tout en Celui qui m'aide », dit l'Apôtre. Dieu a un pouvoir infini, et, moi, appuyé sur lui, en aurai-je moins ? Il a une sagesse infinie,

et moi, homme-lige de sa doctrine, je pourrais me tromper ? Il a une infinie bonté, et, si je me confie entièrement à lui, je pourrais être abandonné ? Sa Providence est infinie, et, si je me mets entre ses mains, ne prendra-t-elle pas soin de moi ? Oh ! Espérance, Espérance, qui m'unit à Dieu et unit Dieu à moi. »[1] *Amen.*

XXV

LES PÉCHÉS CONTRE L'ESPÉRANCE : LE DÉSESPOIR

Mes frères,

On peut pécher contre l'espérance de deux manières : *par défaut ou par excès*, c'est-à-dire *par désespoir* ou *par présomption.*

Traitons du désespoir ; ce qu'il est, ses causes, sa malice, son contre-poison.

I. — *Définition*

Le désespoir est le renoncement volontaire à l'espérance d'obtenir de Dieu le bonheur éternel et les moyens d'y arriver.

Comme tout péché, le désespoir doit être *volontaire.* Les scrupules éprouvés au sujet du salut, les troubles involontaires ressentis à cet égard, les inquiétudes qui remuent l'âme, l'abandon spirituel, le vide où, parfois, sont plongées les âmes, même les meilleures, ne sont pas des fautes de désespoir. Ce sont des épreuves, des tentations, mais il n'y a pas de péché. Il y a, dans le désespoir, une défiance de Dieu et de ses promesses.

C'est le crime de Caïn, le fratricide ; « Mon péché est trop grand, s'écrie-t-il, pour que je puisse être pardonné (Genèse, IV, 13). C'est le péché de Judas, le traître qui livra J.-C. son maître, pour trente pièces d'argent, qu'il jeta dans le Temple avant de se pendre.

Mais ce n'est pas tant ce crime qui les perdit, que le désespoir qu'ils en conçurent ; s'ils avaient espéré et demandé le pardon, ils l'auraient obtenu de Dieu, qui est infiniment meilleur que nous ne pouvons être méchants. C'est l'histoire de l'homme qui s'est ruiné dans les folies, qui joue pour se rattraper, qui perd, naturellement, et ne voit de ressource que dans le suicide. C'est l'histoire du malheureux qui s'est laissé entraîner dans une situation anormale et ne sait comment en sortir, et se donne la mort pour échapper aux suites honteuses de ses fautes.

II. — *Ses causes*

Le désespoir peut venir du manque de foi ou de l'attachement excessif au matériel.

a) Manque de foi. Désespérer, c'est nier la miséricorde de Dieu, c'est nier sa fidélité à tenir ses promesses ; il a promis le pardon au repentir et il ne pardonnerait pas... ? Lorsque la foi manque, tout est prêt pour le désespoir.

b) Attachement excessif au matériel. Par matériel, j'entends les biens terrestres et le plaisir.

Lorsqu'on s'attache démesurément aux biens de la terre, on finit par les préférer à ceux du ciel, à ne plus penser à ceux du ciel, à ne plus penser qu'aux premiers en oubliant les seconds.

« Quand la vie semble sourire à nos espérances terrestres, dit Mgr d'Hulst *(Conférences* 1892, p. 201), il est dur de dédaigner les promesses flatteuses qui nous prennent par le côté sensible de nous-mêmes ; il est dur de se dérober à l'enlacement du plaisir, de dire au bonheur qui s'offre à nous : « Tu ne saurais me suffire... » Il faut au chrétien quelque chose de l'héroïsme des martyrs pour se dégager des caressantes étreintes du plaisir et confier aux promesses lointaines d'un mystérieux au-delà tout l'espoir de son bonheur. » — Les excès font oublier Dieu et sont encouragés par la présomption. Or, avant le péché, la présomption le fait commettre ; après le péché, le désespoir empêche le repentir et le pardon.

III. — *La malice*

Elle est très grave, sous des aspects divers.

a) Tout d'abord le désespoir implique un *blasphème* contre les attributs divins. Il s'insurge contre la toute-puissance de Dieu, contre sa véracité et sa fidélité aux promesses, contre sa miséricorde. « Celui qui désespère de la miséricorde de Dieu, l'offense comme celui qui doute de son existence » (S. Augustin).

b) En plus, il est le *plus grand obstacle au salut.* Voici une âme qui ne croit même pas au pardon de Dieu, ni à la fidélité de sa parole, que pouvez-vous en faire ? Aussi le désespoir est communément regardé comme un de ces péchés contre le Saint-Esprit, qui, selon les paroles mêmes de N.-S., ne seront remis ni en ce monde ni en l'autre (Mt., XI, 31-32). « L'espérance ouvre le ciel, le désespoir le ferme », dit S. Isidore, qui ajoute : « Pécher, c'est tuer son âme, mais désespérer, c'est déjà se jeter en enfer. » — Judas offense moins le divin Maître en le vendant qu'en doutant de sa bonté (S. Jérôme) ; « il périt moins par son crime que par son désespoir » (S. Aug.).

IV. — *Son contre-poison*

Il se trouve dans :

a) l'exemple des âmes confiantes, repentantes.

En face des désespérés qui se sont perdus, regardez, par contraste, les âmes confiantes et repentantes qui ont obtenu le pardon : David qui en appelle à la grande miséricorde de Dieu, les Ninivites convertis par Jonas, la Magdeleine, pécheresse publique surnommée la balayure du monde et devenant Ste Marie-Madeleine, le bon larron, qui entend la parole du Christ en croix : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis », Augustin devenant, après une vie de désordre, le plus grand docteur de l'Eglise, et combien d'autres ! Et le texte de Shakespeare (Hamlet, III, 3), me revient à la mémoire : « Quand même, dit Claudius, assassin de son frère, quand même cette main maudite serait plus épaisse du sang d'un frère, que de sa propre chair, n'y a-t-il pas assez de pluie dans les cieux cléments pour la rendre aussi blanche que la neige ? A quoi sert la miséricorde, si ce n'est à tenir tête à la face du péché ? »

b) la lecture des paraboles de miséricorde dans l'Evangile, celle de la *brebis perdue* que le berger, laissant les autres, va rechercher dans les buissons et la rapporte sur ses épaules, — celle du *bon pasteur* qui donne sa vie pour ses brebis, — celle de l'*enfant prodigue*, qui, gavé de péchés et de misère, dit résolument : « J'irai à mon père », et celui-ci le reçoit dans ses bras, en pleurant de joie, etc...

c) l'exercice de l'espérance, sans se décourager, sans se lasser, en priant au lieu d'écouter l'infernale sirène qui nous souffle à l'oreille : « c'est trop dur, tu

[1] Cité par R. Bazin, *Pie X*, p. 67-68.